

EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Tombée des nues

Vernissage Samedi 15 janvier 2011 de 18h à 22h
en présence de l'artiste

Jacques Damez



© Jacques Damez - courtesy galerie Le Réverbère - Lyon

«Tombée des nues» évoque et dévoile une nudité des plus silencieuses, directe, parfois, estompée, à d'autres égards, rendant le réel presque abstrait et inconnu. A travers son travail, le photographe Jacques Damez conte des rencontres partielles, où l'inexpression laisse place à la pureté, à l'innocence et la beauté du grain de peau, condensé ou effleuré, sublimé, comme une suggestion d'une sensualité absolue.

Chaque image est unique par son cadrage, son intensité, son modèle. Un espace (in)défini par la caresse du noir et blanc, qui dessine, très fidèlement, en détail presque matériel, ou qui esquisse, vers une abstraction frôlée, volée, les courbes d'ombre et de lumière. Des corps, en partie, au détour du temps, de la minute-juste-avant, des marques insinuées, entre gravure et fusain.

Une nudité suggérée, prélevée, recréée comme de courts poèmes, un hommage au corps chuchoté...

Céline Letournel - octobre 2010

contact presse :

Didier Letournel
Xavier Marocco
infos@galerie-horschamp.fr
T : +33 (0)1 64 09 11 91

EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Tombée des nues

Jacques Damez

Sommaire

Textes de Jacques Damez

Acrobate sur le fil 3

Tombée des nues 4 - 5

Biographie 6

Sélection presse 7

Galerie HorsChamp 8

EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Tombée des nues

Jacques Damez

Acrobate sur le fil de son réel.

L'idée qu'une photographie serait le simple arrêt d'un regard sur un réel a la vie dure, comme si le mystère de la nature se dévoilait pleinement à l'oeil, comme s'il s'agissait de montrer clairement et que cela suffise à prétendre voir.

En fait nommer, montrer ce que nous voyons est de l'ordre du pléonasme. Il faut se débarrasser de cette illusoire clarté et accepter cette "loi universelle d'obscurité" sous laquelle nous vivons. Il faut contourner l'évidence pour atteindre ce que l'on veut révéler, chercher à rendre la vision active, convoquer les détails qui dans leurs foisonnements permettent de faire entendre l'original silence et la mutité de toute photographie. Par ses propres effets dislocateurs, affectant à la fois la photographie et le spectateur, les détails mettent les deux en état de défaillance du sens et de l'intelligibilité, le regardeur ne sait plus ou donner du regard. Naît là cette chose singulière : la virtualité d'un sens qui échapperait au mot pour se faire entendre. J'appelle cela "écarts", je les traque pour saisir le double silence de la photographie et de son spectateur. Le terme bruissement s'impose également pour nommer les moments privilégiés où la photographie par ses petits bruits se hissent jusqu'à nous sauter aux yeux, se laissant découvrir par surprise, par syncope musicale.

Cette puissance de fissure du réel fait surgir des perceptions qui n'ont rien à voir avec un savoir mais qui subrepticement, de façon latente, gonflent pour atteindre le moment privilégié de la relation pulsionnelle qui lie le photographe et le spectateur à la photographie. Nous sommes là au coeur de ce que je pense être la photographie, là où elle devient une pensée qui privilégie la vision au regard et à la vue pour interroger les modes de représentation. Le fait qu'aucune photographie ne permette une lecture univoque tient à la capacité qu'a l'image de développer et d'offrir plusieurs sens possibles, de ne pas expliciter conceptuellement et linguistiquement son contenu et d'ainsi autoriser la présence d'un contenu latent au sein d'un cadre explicite. Cette capacité polysémique rend l'image porteuse d'intimité voilée qui échappe à ses apparences factuelles et à son flirt avec le réel, pour atteindre l'intimité de son auteur qui marque sa présence par des signes discrets : une distance au monde, des découpages de l'espace, des liens chromatiques, des valeurs de gris qui lui sont propres. Ce sont ces obstacles à la transparence de la représentation et de la communication qui donnent aux photographies leur nom.

En effet toute image n'atteint pas le statut de photographie. Ici le fragile murmure des écarts fait la différence, ce battement qui donne à chaque photographie son épaisseur propre qui lui permet d'échapper à la banalité de l'évidence du sujet et aux facilités des effets. Nous sommes là face à une notion de poids, à un champ de sollicitation sensorielle ne ressemblant à rien et ne représentant rien de reconnaissable, c'est l'endroit où se faufile le doute contre l'effet de présence. Derrière les photographies se cachent, l'apparence d'un double absent qui sans doute rejoint celui du photographe.

Le photographe doit danser avec l'espace pour imposer sa distance et reconstruire sa réalité, il doit sans arrêt négocier avec le vertige des évidences et des facilités d'apparence pour trouver l'oscillation de l'équilibre du trop près et du trop loin. Le photographe est un acrobate sur le fil de son réel.

Jacques Damez Mai 2009



EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Jacques Damez – Tombée des nues...

La tête baissée sur le viseur 6 x 6, les yeux fixés sur le dépoli, je plonge dans le vertige infini du néant de l'appareil photo, au bord de l'abîme et je regarde, je suis face à face avec le nu. Mon corps a ses secrets, ses rythmes, ses battements, mon boîtier a un poids, un volume, une forme : ce sont mes outils et je dois les mettre en accord, ce sont deux machines. C'est par de fins réglages que l'appareil devient un trou noir : cette masse d'énergie qui aspire même et surtout la lumière, dans lequel je m'engouffre. Devant le modèle, tête baissée, c'est un privilège de pouvoir regarder la verticalité horizontalement et de plonger du regard en elle. Le 6 x 6 permet, sans doute grâce à l'obligation du repliement sur le plexus solaire (astre qu'on ne peut regarder sans risquer la cécité), de baisser la tête pour mieux voir en face ce qu'il est interdit de regarder. Alors, une seule chose reste à faire pour ne pas s'enfuir du viseur : se concentrer sur le grain du verre dépoli pour se raccrocher à sa surface et lui donner l'épaisseur, la netteté, le cadrage, qui dicteront à l'index de presser sur le déclencheur. D'un coup le bruit arrête l'image et rend aveugle le viseur jusqu'à ce que le réarmement opère et que le trou noir s'ouvre à nouveau à la lumière. Une photographie vient d'être déglutie par cette bouche d'ombre, pour se reposer au cœur des grains d'argent du négatif. Le double tempo du son de l'Hasselblad met en écho les temps de la prise de vue, c'est le symétrique des deux actes consécutifs de Tombée des nues... . L'un, le premier, est celui du regard direct, sans passer par le viseur. Regarder pour essayer de fixer l'évanouissement, pour voir le modèle installé dans ses postures habituelles, les plus naturelles. Pour atteindre cette vérité qui se révèle, je laisse le modèle sans consigne d'attitude, elle est face à elle dans son face à face avec moi. Je ne raisonne pas, je me crée une bulle de vacuité, seul le regard est activé dans un mouvement incessant, dans une oscillation à répétition, jamais satisfait, il enfle jusqu'à ce que le défilé des images possibles soit interrompu par un arrêt sur image. J'arrête tout en demandant au modèle de surtout ne rien bouger, même pas un doigt. À ce moment-là, je me plonge dans le carré du viseur pour chercher le nu, cette surface si énigmatique qui se révèle entre le temps et la peau. L'autre, le second, est complexe, nerveux, il faut que la mémoire aveugle – cet arrêt latent du premier saisissement – s'organise en image, que je trouve la mise à nu du premier acte, son apparition et sa fragilité, l'éclair de tension et de rencontre qui l'ont mis à jour. Commence alors une négociation avec la machine à photographier : dans le viseur de l'Hasselblad ce qui est à gauche se trouve être à droite dans la réalité de notre vision, on peut donc dire que l'image est à l'envers. Ceci n'est pas une anecdote, c'est un renversement de l'espace cadré, c'est une abstraction



supplémentaire qui éloigne du réel et qui s'ajoute au fait que je suis tête baissée. Ces particularités spécifiques à ce genre d'appareil, sont un frein et aussi un amplificateur de la perception. L'effort imposé par la machine oblige à une concentration maximale sur ce carré de 6 x 6 centimètres pour retrouver l'impression qu'on est en état de saisie du réel et que l'on va pouvoir arrêter son écoulement par le déchirement du temps. Avant cet arrêt, qui sans aucun doute est mon obscur objet de désir, il faut que je trouve les formes du silence qui, par le secret de la mise au point et de la profondeur de champ, ne montreront rien d'autre que la chose vue, à l'exclusion de ce qui fait symbole et conventions du genre. Pour être un nu, il faut que le corps soit posé hors de lui, à sa surface, sur la fragilité de son exposition, sur sa peau, à la lisière de la forme et de l'érotisme de la matière. La photo est prise, le regard reprend ses errements pour la suivante. Un balancement, un métronome règlent mon temps intérieur, chaque séquence de prise de vues se cale immanquablement dans la même durée : au bout de quatre heures et environ une cinquantaine de prises, je ne vois plus rien, je suis frappé de cécité. C'est alors que le lent travail de laboratoire peut commencer, d'abord le développement des films qui, dans l'inquiétude du résultat, est une promesse de bonheur en suspension. Malgré le risque d'altérer les négatifs, je ne peux pas m'empêcher dès qu'ils sont fixés, pas encore rincés et bien sûr pas secs, de regarder en transparence sur un fond blanc les images qui se succèdent.

EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Tombée des nues

Jacques Damez

Les négatifs sont chargés d'une magie particulière, ils renvoient pour celui qui les a pris à une mémoire immédiatement réactivée mais, dans le même temps, ils imposent une distance incompressible, il s'y joue un corps à corps qui met dos-à-dos la peau du modèle et celle du négatif. C'est à partir de ce moment que le choix commence, un jeu mortel s'engage, des négatifs y laisseront leur peau. Une négociation avec le temps est également à l'œuvre, les photographies sélectionnées vont accompagner mes passages à l'atelier, elles sont piquetées sur les murs, elles attendent leur avenir, elles se confrontent à l'usure de mes regards et de leurs états d'âme. De cadrage en recadrage, les ultimes modifications confirment le choix final. Il faut alors rechercher les formats, les qualités de papier, mat, brillant, ton chaud, neutre, froid, il faut retrouver l'alchimie, la sensation de la prise de vue, être au plus près du nu, là où la surface du corps photographié rencontre la matière qui la transmue.

C'est un long tâtonnement. L'agrandisseur en est le principal outil, il sert de projecteur pour vérifier, ajuster les formats. Tout se fait dans le halo rouge de la lumière inactinique. L'espace clos du laboratoire exclut le monde, concentre le regard sur la surface lumineuse projetée, et lorsque le nu flotte sur le mur de projection, je me retrouve devant le néant de la matière, l'image n'est que lumière sans corps, selon l'angle de mon regard, elle s'abîme dans le noir, elle devient indiscernable jusqu'à ce que sa négativité frôle la positivité. Sous un certain angle, il est possible que l'inversion des valeurs ait lieu. Dans cet aller et retour du regard, je retrouve des sensations éprouvées lors de la prise de vue. Je cherche l'équation juste qui permet au repliement qui a eu lieu à la prise de vue de se déployer, de trouver sa surface pour donner à voir ses fragilités. Il est ici question d'expérimentation avec l'agrandisseur, cette machine archaïque avec laquelle on peut, de façon si subtile, transformer le tirage, il suffit d'un rien de temps, d'un choix de filtrage un peu plus ou moins contrasté, d'une fluctuation du temps passé dans le révélateur pour que tout soit interprété différemment. Ce lent travail d'approche me conduit à ce que chaque photographie ait son format, ses qualités de surface, de texture, de teinte, pour atteindre cette crête étroite où l'arrêt sur image devient magie.

Reste une chose, choisir la densité, la transparence que je donne à l'épreuve finale. En photographie, le mot énonce la chose, on vise, on cadre, on déclenche, on révèle, on tire des épreuves, voilà un parcours du combattant. Seul le tirage exposé témoigne de ce parcours, il en est le concentré, il est le dépôt de l'informe formulé, il est opaque, muet et pourtant lumineux, il attend qu'on le décrypte, qu'on accepte de quitter le sujet représenté pour en voir la poétique sous le mode du regard du photographe. Les gris des tirages sont très denses, pour gommer les effets de contraste, pour que la peau du modèle se recouvre avec celle du papier, pour que la forme naisse de l'ombre et que s'éteignent les lumières trop descriptives. Les gris poussent au visible ce qui est retenu dans l'ombre par le blanc, mes tirages sont entre chien et loup, dans cette lumière qui nous échappe, et qui s'évanouit. Il n'y a pas de blanc, le papier n'est pas l'écran lisse d'une image sans aura, il est saturé de matière sur l'ensemble de sa surface, le nu vient sous lui, il excède le voile des apparences.

Tombée des nues... est une mise à l'épreuve des épreuves, chaque photographie essaie d'épuiser les possibilités d'arrangement du corps dans son espace et, dans le même temps, de former un corpus. L'ensemble de nus, ici regroupé, montre ma nécessité de regarder en face, de ne pas détourner les yeux, de ne pas maquiller l'idée qu'il y a dedans, à l'intérieur du corps regardé, un sexe, une bouche d'ombre qui, à l'opposé du reste du corps, fuit et repousse la lumière. Ce lieu, sans confins, est la diagonale du fou qui parcourt la photographie de nu. Je n'ai pas d'envie de voir, mais un désir fou de regarder, et cela explique le fait que je ne donne pas de consignes aux modèles : je me poste simplement face à elles pour saisir les images des postures qu'elles m'offrent.

Jacques Damez le 07/01/2007



EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Tombée des nues

Jacques Damez

Jacques Damez, né en 1959, est un enfant de la méthode globale, qui l'aide à être dyslexique et naturellement le pousse du côté des images. Sa deuxième langue maternelle devient très vite photographique. Au début des années 80, se trouvant trop seul à parler celle-ci, il ouvre une galerie avec Catherine Dérioz pour promouvoir et réfléchir à ce prélèvement sur le réel. 25 ans plus tard, l'aventure continue : toujours photographe, toujours galeriste, toujours avec Catherine. Il a mis ce temps à profit pour tenter de tisser des liens entre ces deux langues dans un essai traitant de l'importance de la photographie dans l'œuvre de Hans Hartung sous le titre de Hans Hartung photographe, la légende d'une œuvre, qui au départ fut un diplôme à l'EHESS (2001). Plusieurs livres de photographies jalonnent son parcours : Contraintes par corps, La 25ème heure, l'autoportrait inaccessible, Paysages au vent d'Autan, Vues de l'esprit et Jardin en coulisse. Ils sont la trace de projets, de cheminements, de réflexions où se fixent quelques silences arrêtés.

Pour donner de la solidité à ces mutités latentes, il construit de nombreux murs, plafonds, planchers, pour penser avec les mains. Ces expériences manuelles lui permettent de retrouver des sensations tactiles, physiques, qui l'aident à comprendre l'espace. En logique avec ses intérêts bâtisseurs, il photographie la Cité Internationale de Renzo Piano dans le cadre d'une commande libre et, actuellement, il est inscrit dans une aventure urbanistique rare, celle de La Confluence de Lyon, où il réalise un projet photographique, vidéographique et sociologique dans le cadre d'une carte blanche qui se déroule sur trois ans.

Pour ne pas perdre l'odorat, il faut absolument qu'il fourre son nez dans la terre, pour garder le toucher, il faut qu'il frotte ses mains contre l'écorce des arbres, pour continuer à voir, il faut qu'il regarde l'infini d'un horizon, c'est alors qu'il peut revenir en ville où il retrouve les livres.

Dans sa vie, il a fait de nombreuses expositions, il continue à en faire mais n'a aucune mémoire des noms et puis, une liste, c'est triste. Pour finir, il y a ceux qui collectionnent ses photographies, ceux qui les regardent, ceux qui, par leur présence, l'aident à vivre.

Fondamentalement, il fait des photographies parce que c'est un de ses plus grands plaisirs et qu'il est sûr que c'est là l'essentiel.

1987
Contraintes par corps, catalogue du Musée de Nemours

1990
La 25ème heure, l'autoportrait inaccessible,
édition C.D.C. « La sellerie », Aurillac

1992
Paysage au vent d'Autan, éditions Belle Page

1997
Vues de l'esprit, éditions Belle Page

2003
Hans Hartung photographe. La légende d'une œuvre, éditions La Lettre volée, qui obtient le prix Rhône-Alpes du livre en 2004.

2004
Jardin en coulisse, éditions de L'Oeil

2007
Tombée des nues..., éditions Marval

2008
Mémoires en mutation - Lyon La Confluence, Cahier n°1,
Éditions Textuel-Anatome

2009
Mémoires en mutation - Lyon La Confluence, Cahier n°2,
Éditions Textuel-Anatome

Jacques Damez est représenté par la galerie Le Réverbère / Lyon



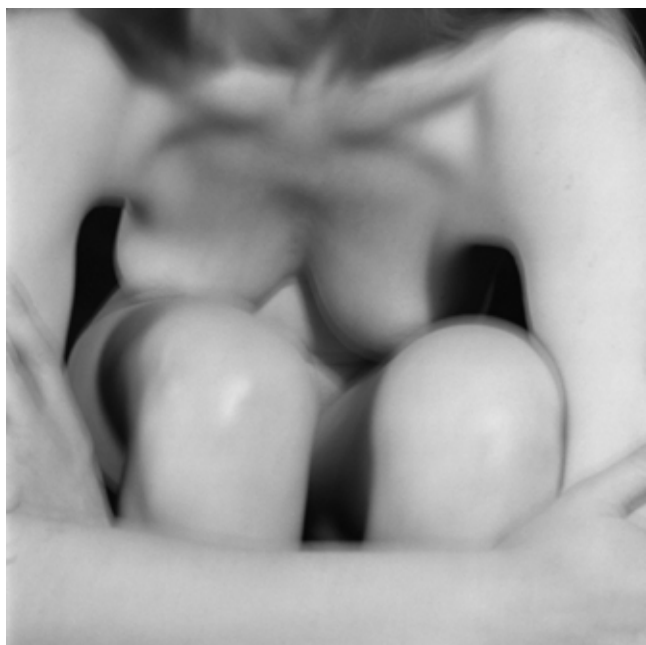
EXPO#029

7 janvier au 27 février 2011

Tombée des nues

Références des images disponibles en haute définition

Jacques Damez



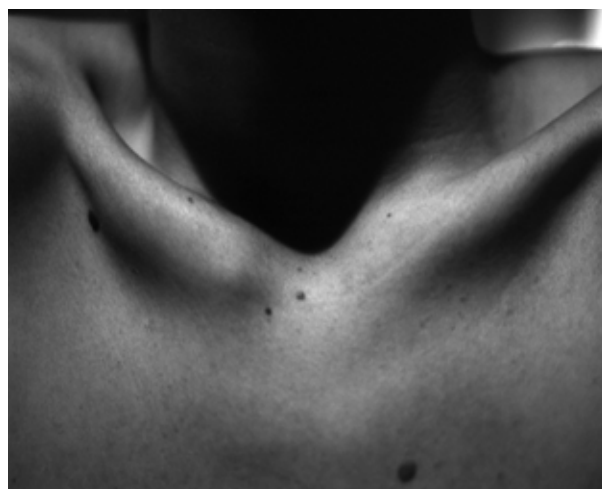
Damez-D2

© Jacques Damez
Série Tombée des nues...
D2 - 2003, 80x80 cm
Courtesy Galerie Le Réverbère/Lyon



Damez-A1

© Jacques Damez
Série Tombée des nues...
A1 - 1999, 43x58,5 cm
Courtesy Galerie Le Réverbère/Lyon



Damez-Y3

© Jacques Damez
Série Tombée des nues...
Y3- 1991, 116x94 cm
Courtesy Galerie Le Réverbère/Lyon

contact presse :

Didier Letournel
Xavier Marocco
infos@galerie-horschamp.fr
T : +33 (0)1 64 09 11 91



Galerie HorsChamp

«Urbanus» Chrystèle Lerisse

HorsChamp est une galerie dédiée à l'image d'auteur : photographie et vidéo trouvent ainsi leur place dans cet espace convivial et alternatif, implanté en milieu rural. Une identité que HorsChamp revendique, et qui fait de cette galerie un véritable lieu de rencontre entre artistes professionnels, issus de divers horizons, et passionnés d'image, ou simples curieux de passage. Un lieu original, où se partagent regards et émotions...

vendredi, samedi et dimanche de 14h à 19h
et sur rendez-vous

Expo#029- Jacques Damez «Tombée des nues» - 7 janvier au 27 février 2011

*Expo#028 - Bernard Plossu «Photo & Cie» - 29 octobre au 19 décembre 2010
& Valérie Gondran - Michel Castermans - Jacques Camborde*

Expo#027 - Alessandro Villa «Faccia quadrata» - 10 septembre au 24 octobre 2010

Expo#026 - Chrystèle Lerisse «Urbanus» - 14 mai au 4 juillet 2010

Expo#025 - Vladimir Markovic «Correspondances secrètes» - 5 mars au 25 avril 2010

Expo#024 - Bruno Mercier «de lumière et de vent» - 8 janvier au 28 février 2010

Expo#023 - Michel Séméniako «Exil» - 30 octobre au 20 décembre 2009

Expo#022 - Michel Madona «Compostelle» - 4 septembre au 24 octobre 2009

Expo#021- Pascal Bonneau «Fragments, rythmes et abstractions» - 30 mai au 5 juillet 2009